

Roger Stéphane, «Pourquoi le combattant de la guerre d'Espagne est-il devenu ministre ? L'itinéraire politique de Malraux», *Candida*, 15 novembre 1965, p. 19-21. Extraits du *Portrait de l'aventurier*.

«L'itinéraire politique de Malraux» est un chapitre extrait du livre de Roger Stéphane *Portrait de l'aventurier* qui paraîtra le mois prochain chez Grasset.

*

Ils ne sont pas rares, en 1965, les jeunes gens que le destin de Malraux déconcerte. Parce qu'ils ont lu *Les Conquérants*, *La Condition humaine*, *l'Espoir*, et qu'ils ont identifié Malraux avec l'épopée et les mythes révolutionnaires qu'il évoquait, ils comprennent mal sa participation au gouvernement du général de Gaulle.

A une seule exception près (*La Lutte avec l'Ange* qui date de 1943) tous les romans de Malraux ont été écrits et publiés entre 1928 (*Les Conquérants*) et 1937 (*L'Espoir*). L'œuvre de Malraux est une œuvre d'avant la Seconde Guerre mondiale; elle en est même, dans une certaine mesure, annonciatrice : dans *L'Espoir*, Malraux ne laisse pas d'annoncer que *les grandes manœuvres sanglantes du monde étaient commencées. Pendant deux ans, l'Europe avait reculé devant la constante menace d'une guerre que Hitler eût été techniquement incapable d'entreprendre.*

Les hommes de ma génération ont vu se dévaluer l'adjectif «fasciste» – qui finit par désigner n'importe quoi, par servir d'invective polémique. Nous l'avons vu ainsi se déprécier alors que nous gardions encore présent à l'esprit le souvenir de la réalité qu'il recouvrait voici vingt-cinq ans. Le fascisme, à l'époque, n'était point une injure, mais un régime politique qui dominait la moitié de l'Europe. L'Allemagne et l'Italie étaient fascistes : l'Allemagne de 1939 comprenait l'Autriche et la Tchécoslovaquie; l'Italie avait annexé l'Albanie. La peur du communisme, et surtout de la Russie des Soviets, avait conduit beaucoup de pays situés entre l'Allemagne et la Russie à adopter des régimes sinon fascistes du moins fascisants : la Hongrie avec le régent Horthy, la Pologne avec ses colonels, la Bulgarie et la Yougoslavie avec des souverains autoritaires. A l'époque, les tyrannies n'étaient pas débonnaires. L'autorité

s'accompagnait de persécutions, ethniques ou politiques. Il ne se passait guère de mois sans que l'on se décrive, dans les revues de gauche qui existaient alors («Europe» ou «Commune»), les tortures qu'enduraient les opposants des pays d'Europe orientale. La torture n'est pas née avec la Gestapo... Plus le fascisme s'étendait, plus il croyait à sa pérennité : Hitler ou Mussolini évoquaient complaisamment les mille ans d'ordre nouveau qu'ils instaурeraient.

Ils rencontraient quelques échos en France; la montée de la gauche, représentée par cette alliance historiquement connue sous le nom de «Front populaire», inspirait une grande frayeur aux conservateurs traditionnels. Il y avait ainsi, par une étrange aberration des ultra-nationalistes qui, devenus insensibles au péril allemand depuis qu'il s'était confondu avec la cause de «l'ordre», essayaient d'étendre cet «ordre» à ce qu'ils appelaient «l'Occident» – et pour commencer, à la France. Les maurrassiens voyaient dans le fascisme une forme intéressante de cette contre-révolution qu'ils n'avaient cessé de prôner : l'on a du mal aujourd'hui à imaginer à quel point Maurras, et ses sophismes quotidiennement renouvelés, pervertit les esprits.

Les positions se raidirent à l'occasion de la dernière expédition coloniale de l'histoire : c'est en 1935 qu'un pays d'Europe tenta, pour la dernière fois, d'instaurer, sur un autre continent, un régime colonial : l'Italie envahit l'Abyssinie. L'intelligentsia française commença à se séparer en deux blocs antagonistes.

De cette expédition au déclenchement de la guerre on verra les deux blocs s'exacerber à l'occasion de chaque péripétie de la politique internationale, non sans que des glissements ne s'effectuent de l'un à l'autre. Certains hommes de droite qui avaient acclamé l'entreprise de Mussolini – ou même le franquisme – rejoignirent cette partie de la gauche qui dénonçait les accords de Munich. Parallèlement, des hommes qui avaient stigmatisé Mussolini et Franco rallièrent, par exemple, à Munich ou même en 1940, les rangs de ceux qui acceptaient l'idée d'une Europe dominée par l'Allemagne.

Mais je l'ai dit : c'est au moment de la guerre d'Ethiopie que se cristallisèrent les passions, les options; c'est à ce moment qu'un groupe d'intellectuels, animé par MM. Henri Massis, Thierry Maulnier, Pierre Gaxotte, se lança dans la croisade pour «la

Roger Stéphane, «*Pourquoi le combattant de la guerre d'Espagne est-il devenu ministre ? L'itinéraire politique de Malraux*», *Candide*, 15 novembre 1965, p. 19-21. Extraits du Portrait de l'aventurier.

défense de l'Occident», Occident menacé conjointement, selon eux, par les Ethiopiens et par les bolcheviques. Du tohu-bohu qui répondit à leur manifeste, une voix se détacha et reste aujourd'hui encore isolée par sa vigueur et sa grandeur : la voix d'André Malraux.

«Intellectuels réactionnaires, vous dites : "Quelques tribus sauvages coalisées pour d'obscurs intérêts." Assurément, ceux que poussent des intérêts, ici, ce sont les Ethiopiens; encore un peu et ils vont vouloir civiliser les Italiens. A peine insisterais-je sur l'ironie, l'injure ou la calomnie de ceux qui vous suivent, à l'égard de gens qui n'appliquent pas d'autres principes que les vôtres en se défendant, goût qui doit donner aux Ethiopiens une belle envie de planter des écriteaux : "Tirez sans cracher." Ce qui serait d'autant plus profitable que vous êtes toujours obligés d'annexer les martyrs après avoir exalté les bourreaux, car les hommes ne parviennent jamais à renier leur cœur, et vous revendiquez, par ailleurs, toutes les Jeanne d'Arc, que vous auriez brûlées avec le roi d'Angleterre et laissé brûler avec le roi de France.»

Pour autant, la conjoncture n'a pas seule déterminé les options fondamentales de Malraux. Ce n'est pas seulement pour répondre au péril extérieur qui menace la France, ou au périls intérieurs qui menacent la liberté de l'esprit que Malraux décrit l'univers de la Révolution introduisant ici, dans notre littérature, la dimension qui obséda aussi bien Voltaire que Hugo : l'épopée. Malraux rejoint Michelet – mais un Michelet qui aurait été témoin de ce qu'il décrit, qui y aurait participé.

Se répondent donc, à vingt ans de distance, deux thèmes essentiels pour l'intelligence de Malraux : la conscience de l'insuffisance de la raison, et le pessimisme.

Que le révolutionnaire le reconnaisse ou non, la révolution est d'abord un acte de foi en l'homme. L'homme de Marx, comme celui de Rousseau, est un homme aliéné, et la révolution se propose essentiellement de le libérer, de libérer ses virtualités, le restaurant ainsi dans sa dignité : «*Aux yeux (...) de nombre d'intellectuels communistes, le communisme restitue à l'homme sa fertilité*» note Malraux dans sa préface au *Temps du mépris*.

Chaque paragraphe de la préface du *Temps du mépris* débute par une affirmation – par une proclamation : «*Ce n'est pas la passion qui détruit l'œuvre d'art, c'est la volonté de prouver (...). L'individu s'oppose à la collectivité, mais il s'en nourrit.*»

Une seule affirmation est limitée dans sa portée – et c'est celle qui nous intéresse. N'est-ce pas signifier que ce postulat selon lequel *le communisme restitue à l'homme sa fertilité*, Malraux ne le prend pas à son compte ? Que les mots *aux yeux de nombre d'intellectuels communistes* ne constituent pas une clause de style, mais bien plutôt comme un dégageant de responsabilité ? Malraux, dans la préface du seul de ses livres qui ait satisfait les staliniens les plus orthodoxes, marque bien la frontière entre la pensée communiste et la sienne. S'il note moins de dix lignes plus loin, et sans précautions cette fois, qu'*il est difficile d'être un homme, mais pas plus le devenir en approfondissant sa communion qu'en cultivant sa différence*, force nous est bien de constater qu'il cultive, lui, sa différence et qu'il garde, avec ses distances, son pessimisme : il sait qu'*il n'y a pas de place dans le communisme pour celui qui veut d'abord être lui-même, exister séparé des autres*¹. Il le sait, puisqu'il le fait dire à Garine.

Préoccupés de leur solitude, la connaissance d'autrui importe davantage aux personnages de Malraux que l'analyse des mobiles de leur propre comportement. Il est néanmoins évident que le vieux Gisors, de *La Condition humaine*, affirmant qu'*il n'y a pas de connaissance des êtres*, n'a pas plus de foi en la raison que le sage Alvéar de *L'Espoir*. Et quand celui-ci déclare au combattant Scali : «*Plus l'action se prétend totale, plus la part engagée par l'homme est petite (...). L'âge du fondamental recommence, la raison doit être fondée à nouveau*», il ne parle pas seulement en son nom, mais au nom de tous ceux des personnages de Malraux – dans ce qui va suivre, je citerai tout naturellement beaucoup plus les personnages de Malraux que Malraux lui-même, introduisant ainsi dans mon propos un élément d'ambiguïté : un romancier est responsable de ses personnages. Ce n'est point par hasard s'il leur prête tel ou tel propos. Mais il n'est pas pour autant comptable de toutes leurs phrases. Le travail de

¹ Les Conquérants, III.

critique consiste, entre autres, à discerner ce qui est révélateur de ce qui ne l'est pas ou de ce qui l'est moins – qui regardent les guerres civiles du haut de leur culture, de leur *civilisation considérée comme conquête et comme destin*². Le marxisme est un rationalisme. Mais le libéralisme bourgeois qui se rattache, plus formellement que fondamentalement, aux principes de 1789, à l'Encyclopédie, se veut également rationaliste. Qu'il tempère ce rationalisme par un certain mépris de l'homme n'arrange rien. C'est dire que le pessimisme et l'irrationalisme de Malraux, s'ils le distinguaient du révolutionnaire communiste, le séparaient également du démocrate bourgeois. Vivant dans une société bourgeoise, il en constatait les évidentes contradictions et leurs conséquences pour l'individu – pour lui. Ces constatations l'emportèrent longtemps, chez lui, sur la conscience de la mystification révolutionnaire. Malraux n'a pas commencé par se lier à la révolution, mais par refuser le monde.

Garine, principal personnage des *Conquérants* (1928) (et *second moi* de l'auteur, selon Trotsky que Malraux ne contredit pas sur ce point) est à Canton où il participe à la révolution chinoise. Son action ne l'empêche pas de définir une position plus anarchiste que marxiste, où la révolte individuelle compte plus que l'idée de la révolution : «*je suis a-social, comme je suis athée... tout le long de ma vie, je trouverai à mon côté l'ordre social et je ne pourrai jamais l'accepter sans renoncer à tout ce que je suis*». S'appliquant implicitement à l'ordre bourgeois, et entraînant donc Garine à l'action révolutionnaire – cette phrase réserve (c'est le moins qu'on en puisse dire) l'attitude de son auteur devant l'ordre de la révolution – puisque la révolution engendre aussi un ordre. Certes, pour justifier son engagement, Garine évoque aussi des motivations personnelles : «*Il y a au fond de moi de vieilles rancunes qui ne m'ont pas peu porté à me lier à la révolution*».

Cette insociabilité et ces passions personnelles auraient peut-être trouvé à s'exprimer dans un autre registre, si Malraux n'avait été singulièrement sensible à l'injustice, à cette forme plus particulière de l'injustice qui nie la dignité de l'homme. La cause la plus profonde de la révolution chinoise, explique Garine, c'est *la possibilité*

² Les Noyers de l'Altenburg.

pour chaque homme de vaincre la vie collective des malheureux, de parvenir à cette vie particulière, individuelle, qu'ils tiennent confusément pour le bien le plus précieux des riches. (Ici, le personnage de Malraux est vraiment victime de la parousie révolutionnaire. Ce n'est pas *la vie particulière, individuelle*, qui est apparue en Union Soviétique ou dans la Chine de Mao Tsé-toung. C'est au contraire un univers monotone et monocorde qui subordonne complètement l'individu à la collectivité.)

La noblesse du personnage de Hong, le jeune terroriste, réside partiellement dans le fait qu'*il ne haïssait point le bonheur des riches, mais le respect qu'ils avaient d'eux-mêmes.* «Un pauvre ne peut pas s'estimer», dit-il.

Kyo, fils de Gisors, lui fait écho, lorsqu'il affirme qu'*il n'y a pas de dignité possible, pas de vie réelle pour un homme qui travaille douze heures par jour sans savoir pourquoi il travaille*³. Confondant même la révolution avec le refus de cette indignité, il proclame que *tout ce par quoi les hommes acceptent de se faire tuer au-delà de l'intérêt tend plus ou moins confusément à justifier sa condition d'homme en la fondant en dignité : christianisme pour l'esclave (...), communisme pour l'ouvrier.*

Et quand le typographe Puig de *L'Espoir*, refuse que Ximénès lui parle du catéchisme, c'est parce qu'*on n'enseigne pas à tendre l'autre joue à des gens qui, depuis deux mille ans, n'ont jamais reçu que des gifles.* Il ajoute que *quand on contraint une foule à vivre bas, ça ne la porte pas à penser haut.*

Pour autant, cette dénonciation de l'injustice n'annonce point une démarche, personnelle ou logique, qui conduirait Malraux à vouloir «changer le monde». Malraux-Garine ne dit point : «*Voici la condition humaine; elle est inacceptable et m'oblige à la révolte.*» Non, il dit seulement : «*Voici la condition humaine*» et il pourrait ajouter : «*Elle m'indiffère d'ailleurs car je n'aime pas les hommes. Je n'aime même pas les pauvres gens, ceux en somme pour qui je vais combattre. Je les préfère, mais uniquement parce qu'ils sont les vaincus.* C'est dire que la conscience de l'aliénation de l'homme ne constitue point la raison profonde du comportement de Malraux : elle n'en

³ La Condition humaine, I.

est que le prétexte, «la superstructure idéologique», écrirait-on dans le jargon marxiste d'aujourd'hui. Garine le reconnaît : «*Si je me suis lié si facilement à la révolution, c'est que ses résultats sont lointains et toujours en changement. Au fond, je suis un joueur*». Mais si complexe ou réticente même qu'ait été la démarche de Malraux devant les mythes révolutionnaires de l'entre-deux-guerres, il s'est «objectivement engagé» (toujours le jargon moderne !). Sur cet engagement je ne sais que ce que tout le monde sait : l'Indochine, la Chine, l'Espagne, le maquis français, la brigade Alsace-Lorraine.

Depuis la révolution russe, le goût de l'efficacité a drainé vers le communisme presque toutes les révoltes individuelles. Et celles qui résistèrent à ce courant ne purent être efficaces que tolérées par les communistes. Pour la première fois depuis 1789, un mythe s'était transformé – ou avait paru se transformer – en réalité. Pour la première fois, le sourd élan révolutionnaire des peuples s'appuyait sur une nation devenue ainsi exemplaire. C'est dire qu'il fallait compter avec le communisme dès que l'on voulait se mesurer avec la démocratie bourgeoise, ou a fortiori avec le fascisme.

Le marxisme ayant rationalisé la révolte, il était logique que Malraux commençât par se heurter à lui. Mais, aussi bien au cours de la préhistoire de la révolution chinoise que pendant la guerre d'Espagne, l'espérance de la révolution fut, par l'urgence même des combats quotidiens, reléguée au second plan. Avant d'être marxistes, les communistes sont alors des hommes qui *ont toutes les vertus de l'action et celles-là seules*. Ces vertus sont d'ailleurs essentielles parce qu'il n'y a qu'*une manière de combat, c'est d'être vainqueur*. Et les conséquences de la lutte échappent, selon Malraux, à l'homme : *la révolution porte en elle toutes ses fatalités*. C'est dire que, vu sous l'angle de l'action, le marxisme tend à devenir *un art, une méthode beaucoup plus qu'une science*.

En dehors de cette conception purement tactique, empirique, Malraux ne verra guère dans le marxisme que *la forme d'une fatalité*. Quant à son contenu ou à sa prétention métaphysique, il l'ignore délibérément, ou, plus exactement, il lui en substitue un nouveau que Lénine eût peut-être, à la rigueur, accepté, mais qui n'eût pas laissé de surprendre Marx et surtout Engels : «*Le marxisme n'est pas une doctrine, c'est*

Roger Stéphane, «Pourquoi le combattant de la guerre d'Espagne est-il devenu ministre ? L'itinéraire politique de Malraux», *Candide*, 15 novembre 1965, p. 19-21. Extraits du Portrait de l'aventurier.

une volonté (...), c'est la volonté de se connaître, de se sentir comme tel : être marxiste, non pour avoir raison, mais pour vaincre sans se trahir». Garine même va plus loin dans le refus, estimant que *la doctrine révolutionnaire est un fatras doctrinal*⁴. (*Une bonne inoculation du marxisme aurait pu préserver l'auteur de fatales méprises de cet ordre*, dit Trotsky, qui qualifie un peu plus loin les conceptions de Malraux de *conjonctures de dilettantes*.) Il est révélateur que Malraux n'évoque pas une fois, au cours de son œuvre, si riche pourtant en débats idéologiques, la conception matérialiste du monde et de l'Histoire. Ce n'est donc pas solliciter Malraux que de poser qu'il ne s'est lié avec les communistes que dans la mesure où, pour lui, leur marxisme ne dépassait pas le stade de la méthodologie insurrectionnelle – et où cette méthodologie lui semblait un efficace instrument de résistance à la subversion fasciste.

Soucieux de bien marquer qu'il limite son adhésion à la révolution et non à l'ordre qu'elle prétendra instaurer, non à la conception du monde qu'elle implique, Malraux énonce son objection fondamentale : *que penser si, pour libérer économiquement les hommes, il faut faire un Etat qui les asservisse politiquement ?*

— *Pour un homme qui pense, la révolution est tragique, mais pour un tel homme la vie aussi est tragique et si c'est pour supprimer la tragédie qu'il compte sur la révolution, il pense de travers... Ni la révolution ni la guerre ne consistent à se plaire... Nous sommes tous peuplés de cadavres, tous, le long du chemin qui va de l'éthique au politique*⁵.

Quand Malraux combat en Espagne et quand il transcrit ou imagine le dialogue que je viens de citer, il y a pour lui une nécessité impérieuse : Franco doit être vaincu. (*Il y a qu'une manière de combat, c'est d'être vainqueur*.) Tous ceux qui apporteraient des arguments à ses partisans, à ses défenseurs, iraient à l'encontre de ce combat. Et pourtant *les cadavres qui peuplent le chemin qui va de l'éthique au politique* commencent à s'amonceler dangereusement.

⁴ «Il s'agit de la façon idiote dont le marxisme était compris et exposé par des personnages déterminés» répond Malraux à Trotsky (N.R.F., avril 1931). Il ne semble pas qu'aujourd'hui, écartelé entre le «dogmatisme» et le «révisionnisme», le marxisme se soit libéré d'une certaine confusion.

⁵ L'Espoir.

«Toute l'eau de la mer ne suffit pas à laver une goutte de sang intellectuel» écrivait déjà Lautréamont; les cadavres sont une chose et les perversions de l'esprit qui les justifient en sont une autre. Qui étudiera un jour sérieusement la vie de l'esprit entre 1930 et 1960 sera stupéfait des sophismes par lesquels quelques intellectuels tentaient de justifier l'injustifiable. On aura compris que je n'appelle pas sophisme la prise en considération de l'opportunité politique. On ne peut pas toujours lutter sur deux fronts et l'on subit plus ses alliés qu'on ne les choisit. Ce n'est point le silence que je mets en cause, mais l'apologie zélée. Malraux s'est tu. De nombreux intellectuels français ne sont pas déshonorés. Je ne parle pas des intellectuels de droite, de ceux-là même qui approuvaient Hitler ou Mussolini, qui apportaient une épée d'honneur à un général franquiste. Ils étaient dans leur logique, dans cette logique que l'on vit s'épanouir sous l'occupation. Ce qui importe, c'est l'attitude des intellectuels que l'on appelait de gauche. Il y avait eu en Russie en 1937, le procès des militaires soviétiques qui devait coûter la vie au maréchal Toukhatchevsky. Sommairement antimilitaristes les Français ne s'étonnèrent pas outre mesure de l'hypothèse de la trahison d'un maréchal : mais ce procès fut suivi d'autres au cours desquels la «vieille garde bolchevique» se vit accuser des pires crimes. Spectacle historique inédit, les accusés de Moscou renchérèrent sur leurs accusateurs, ajoutèrent des détails invraisemblables aux invraisemblances des accusations. Toute une tradition libérale française avait, depuis près de deux siècles, lutté pour l'abolition de la question, lutté pour que l'aveu ne soit point retenu comme preuve. Ces mêmes libéraux – ou certains d'entre eux du moins – utilisèrent les «aveux» des accusés de Moscou pour justifier leur assassinat. Dès 1937, n'importe quel esprit libre pouvait comprendre que la Russie bolchevique se transformait en un Etat totalitaire avec ordre moral, chauvinisme, police, inquisition, tortures, assassinats. On aurait pu croire que la gauche française allait se désolidariser des staliniens. Mais brusquement, cette gauche se révéla comme antidreyfusarde. *L'idée fameuse et absurde de totalité rend les intellectuels fous; civilisation totalitaire au XX^e siècle est un mot vide de sens*⁵. Les intellectuels dits de «gauche» cédèrent à la fascination du totalitarisme et fous d'orthodoxie, comme l'on dit fous de Dieu, fermèrent pudiquement les yeux sur des crimes abjects. On ne saura jamais assez gré à André Gide d'avoir

exprimé son angoisse; à Malraux, combattant antifasciste, de n'avoir jamais cédé sur ce point à la pression communiste.

Et pourtant cette pression ne manquait pas d'apparentes justifications. Les événements se précipitaient : 1937, l'Anschluss; septembre 1938, Munich; octobre 1938, fin de la résistance armée du peuple espagnol; mars 1939, annexion par Hitler de ce qui restait de la Tchécoslovaquie; septembre 1939, la guerre.

Cette guerre, Malraux la fit naturellement. *Quand on a écrit ce que j'ai écrit et qu'il y a la guerre, on la fait*⁶, me dit Malraux alors qu'il commandait la brigade Alsace-Lorraine.

L'on aurait voulu – et il me faut avouer que je faisais partie de ceux-là – que Malraux sortit de la Deuxième Guerre mondiale aussi révolutionnaire qu'il l'était en partant pour la Chine dans les années 30, on aurait voulu en vérité que Malraux abolît de sa mémoire, de son intelligence, de sa clairvoyance, tout ce qui l'avait retenu avant-guerre d'adhérer au parti communiste. Il céda d'autant moins à cette tentation que la conjoncture politique s'était radicalement modifiée : le fascisme n'était plus triomphant, il était vaincu, seul subsistait paradoxalement le régime franquiste, apeuré, cherchant à gagner jour après jour, et en tout cas hors d'état de nous menacer. En revanche, cette révolution que Malraux avait exaltée s'avancait vers nous sous une forme inattendue : celle de l'Armée Rouge. A l'exception de la Yougoslavie, aucun pays d'Europe ne s'était proclamé socialiste. A l'Europe centrale et orientale, le socialisme fut toujours imposé par la menace et par la présence de l'armée soviétique. Les régimes qu'imposa cette armée, l'évolution de l'Etat socialiste dessillèrent les yeux de beaucoup d'hommes que la résistance avait rapprochés du communisme. Les procès se multiplièrent. Dès ce moment, il n'y eut plus en France que deux catégories de communistes : ceux qui *savaient* que Trotsky était un agent de la Gestapo et qu'une immense conspiration animée par des séides (Clémentis en Tchécoslovaquie, Kostov en Bulgarie, Rajk en Hongrie) s'appliquait à anéantir, au bénéfice de la réaction, la puissante Union

⁶ Les quelques phrases de Malraux que l'on trouvera passim sans référence sont empruntées à des conversations personnelles.

Soviétique. Ces communistes-là étaient trop bêtes pour que l'on pût dialoguer avec eux. L'autre catégorie des communistes savait que Trotsky n'était pas un agent de la Gestapo, ni Clémentis, Kostov, Rajk coupables de quoi que ce fût, mais ils en acceptaient allégrement l'holocauste. Ces communistes étaient trop cyniques pour avoir quoi que ce soit de commun avec le mythe de la révolution qui, enfiévrant le XX^e siècle, s'était accomplie en octobre 1917 en Russie. Et l'armée soviétique devint instrument d'oppression nationale : je pense à la Hongrie.

Je l'ai rappelé plus haut, Malraux soutint le Front populaire, de sa constitution à 1939. Mais, avant la Deuxième Guerre mondiale, le parti communiste n'était qu'un des partis – et pas le plus puissant, ni en France, ni en Espagne – qui composaient cette coalition politique, ce «*bloc Michelet*» comme dit Malraux. Dès 1945, exploitant à merveille le discrédit qui avait frappé les autres partis et la popularité que lui avaient valu les persécutions nazies, le parti communiste devint, à gauche, prépondérant – «*Le jour où les démocraties populaires sont nées, les fronts populaires sont morts*», remarque Malraux, qui ajoute, tenant compte de ce qui advint en Europe orientale : «*Ce qui menaçait alors l'Occident, et plus précisément la France, ce ne fut pas le pouvoir communiste, mais le pouvoir de l'armée russe.*» Il était normal que Malraux s'y opposât.

Je ne crois pas que dans cette résistance, il ait rien renié de ce qui lui était essentiel. Etre de gauche, dans l'entre-deux-guerres, c'était, politiquement, défendre la dignité de l'homme; économiquement, préconiser la socialisation des moyens de production. La dignité de l'homme, je ne sais pas que Malraux l'ait négligée (qui ne se souvient de sa retentissante protestation contre les tortures en Algérie ?), et si les moyens de production restent encore en France propriété privée, on ne peut oublier que c'est le gouvernement du général de Gaulle qui nationalisa les plus grandes banques, les houillères, la Régie Renault, institua la Sécurité sociale... *Ce n'est pas au communisme que Scali s'oppose, mais au parti*, dit un personnage de *L'Espoir* : cette distinction annonce ce que l'on prend pour une évolution de Malraux, qui me dira plus tard : «*Face à Mme Foursteva ou à Mao Tsé-toung, je ne me sens pas anticommuniste.*»

Admettant même l'analyse que je viens de tenter de la situation d'après 1945, on s'étonne que Malraux ait participé à un mouvement politique de «droite» : le R.P.F. et à des gouvernements, certes libéraux mais non de gauche. C'est ignorer son goût de l'efficacité. *«En 1945, j'ai eu l'impression que ceux d'en face étaient incapables de déplacer un fauteuil. (Ceux d'en face, je ne parle pas des communistes, naturellement.) Je ne savais pas ce que nous ferions, mais je savais que nous étions capables de déplacer un fauteuil.»* Il y avait peut-être aussi chez lui un certain orgueil : il pouvait penser qu'introduit dans un de ces cercles où l'on a véritablement une prise sur les choses, il saurait user des moyens mis à sa disposition. Sur l'œuvre de Malraux ministre, je n'entends pas m'étendre. Au reste personne ne la conteste, qu'il s'agisse de Paris restauré ou, surtout, des Maisons de la culture. (La propagation de la culture au sens où les catholiques évoquent la propagation de la Foi, ne pouvait pas ne pas concerner l'homme qui me disait : *«Je suis en art comme d'autres sont en religion.»*) Enfin, me demanda un jour Malraux : *«D'où pouvait-on le mieux abrégé la guerre d'Algérie ? Des Deux-Magots ou de l'Hôtel Matignon ?»*

La fascination de Malraux «intellectuel de gauche» pour un homme, pour un «héros» surprend beaucoup de nos contemporains; qui songe à s'étonner de la fascination qu'exerça sur Stendhal Napoléon, «Napoléon que toujours J'adorai» ?⁷ Cet enfant de la Révolution, jacobin démocrate, n'a jamais aimé qu'un seul homme, il le dit lui-même : Napoléon. Que l'Empereur se soit mal entendu avec les intellectuels de son temps – mais Chateaubriand, Madame de Staël, Benjamin Constant étaient insupportables – n'est pas une raison pour s'étonner que le général de Gaulle reconnaisse le génie de Malraux, l'utilise. (Au reste Malraux ne se cache pas d'avoir pour le général de Gaulle plus d'admiration que pour Napoléon. Il fait remarquer que nous connaissons tout sur Napoléon – et que de Gaulle reste à découvrir : *sur lui, il n'y a, en dehors de ses Mémoires, qu'un seul livre. Au fil de l'épée : où est son Roederer ?*) Une république affirmait n'avoir pas besoin de savants : celle-ci donne à l'un des plus grands écrivains contemporains la place qui lui revient.

⁷ Stendhal : *Souvenirs d'égotisme*.